

La consommation du gibier entre en effet pour un chiffre considérable dans l'alimentation publique et figure dans un bon rang au tableau de l'approvisionnement des grands centres de population, comme Londres, Paris, New-York et Chicago. Paris, lui seul, paye de ce chef plusieurs millions de francs annuellement à la Belgique, au grand-duché de Bade, à la Hongrie. Il y a plus loin de Pesth à Paris, que de Québec à New-York ! Il est certain que dans l'état actuel des choses, avec l'immensité de nos forêts et le peu de densité de notre population, nous devrions approvisionner New-York, Boston, et les centres de la Nouvelle Angleterre, de perdrix, lièvres et chevreuils, à des prix rémunérateurs.

EMILE CASTEL.

Québec, 1897.

CORRESPONDANCE

A. M. Alphonse G.

Ne sachant point votre adresse, je suis forcé de vous adresser ceci par la voie de notre MONDE ILLUSTRÉ : peut-être ce que je vais vous dire servira-t-il à plusieurs.

Dans la poésie, il ne suffit pas de mettre, à la fin des lignes, des mots aux désinences semblables : il faut encore ne point perdre de vue la première règle de cet art divin. Cette première règle, c'est que les rimes doivent *alterner*. C'est-à-dire : qu'il y ait toujours deux masculines, deux féminines ; soit croisées, soit se succédant immédiatement.

Ni Em. Lefranc, ni Boiste, ne peuvent dire autrement.

La rime féminine s'entend de tout mot terminé par e muet, au singulier ou au pluriel, ou la troisième personne du pluriel de certains temps des verbes.

Quant à la césure, Boiste dit, il est vrai : " Les ad- verbes monosyllabes, comme *plus*, *très*, *fort*, ne peuvent pas être séparés par la césure, des adjectifs ou des verbes auxquels ils sont joints."

Permettez-moi, cher confrère, de vous dire que vous n'avez pas compris cette règle.

En d'autres termes, cela signifie : " Si vous employez *plus*, *très*, *fort*, *où*, etc., arrangez votre vers de façon à ne pas séparer l'adverbe du mot qu'il modifie, et de telle sorte que cet adverbe et le mot modifié se trouvent tout entiers dans l'un des deux hémistiches." Ceci vous semble-t-il plus clair ?

Aucun auteur n'a pu vous autoriser à suspendre l'hémistiche, bien moins encore à le remplacer par un hiatus.

" Je ne saurais où avoir un autre trésor "

n'a pas de césure et possède un gros hiatus.

Le vers de dix syllabes est soumis à des règles analogues, quant à la césure : elle doit se trouver après le quatrième pied. On s'affranchit, dans l'école (si c'est une école !...) moderne, de la césure : c'est une de ces aberrations mentales qui durent ce que dure un feu de paille ! Ainsi en est-il de ces expressions stupides, inventées par ceux qui se sont si bien désignés sous le titre de : *décadents*. Ce serait, certes, la ruine de la langue française, si leur manière pouvait prévaloir.

Dans un autre ordre d'idées, il en est ainsi de la prétendue réforme de la langue française : vous en trouverez un échantillon en ce numéro, et j'ai eu l'audace de le faire précéder de quelques lignes où j'abonde dans le sens de la réforme !...

Vous direz que je manque de logique ?—Hélas !... peut-être !

On ne peut appeler des rimes riches et nobles, *cœur*, *trésor* ; *amour*, *amour*. Vous savez que la rime riche donne le dernier pied identique dans les deux : *Chercher*, *toucher*, *coucher*, *boucher*, *loucher*, ou *gémir*, *frémir*, etc.

Certes, mon jeune confrère, vous avez raison d'étudier. Il y a beaucoup, beaucoup, de gens parvenus à une vraie et grande science sans avoir fait ce qu'on appelle les *humanités* ni les *sciences*, ni même l'école primaire.

Firmin Didot, à quatorze ans, était petit apprenti-typographe à Paris ; à quatorze ans, Edison vendait



FACE



PEVERS

Photos. Lajpès & Lavergne, 360 rue Saint-Denis

UNIVERSITÉ-LAVAL.—DRAPEAU DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

des journaux ; Louis Veuillot a étudié seul ; le grand poète Jean Reboul, né à Nîmes, ne savait pas écrire ses vers qu'il dictait : il était simple boulanger. Et tant d'autres ! Je vous cite des contemporains.

Ne vous découragez pas, et travaillez. Vous arriverez, si vous avez réellement le " feu sacré."

Croyez-moi, mon cher confrère, avec estime, votre

Firmin Didot

UNE PAGE DE MON JOURNAL

C'est l'heure où les étoiles naissent une à une dans le ciel, où les fleurs s'endorment courbées sous la douce brise du soir, où le rossignol va commencer son chant. Assise à ma fenêtre, je regarde cette scène intéressante qui se joue dans la nature, et mon cœur est triste, oui, bien triste ! Tout à coup, je vois un gracieux petit oiseau voltiger de branche en branche, et, dans je ne sais quel transport, je lui dis :

—Chante, gentil roi des airs, chante la Vierge Marie, chante l'aimable Reine des Cieux !

Hélas ! il ne me répond pas, et au lieu de son joyeux gazouillement, j'entends une voix qui fredonne tout près de moi, ce beau mais mélancolique refrain :

Il va finir le beau mois de Marie,
Il a passé comme ces belles fleurs.
Oui, mais l'amour d'une Mère chérie
Ne passe pas, il reste dans nos cœurs.

C'est bien vrai, quelques heures encore, et de ce beau mois tout parfumé des fleurs de la piété, il ne nous restera plus que le souvenir ! Pourquoi ont-ils fui avec tant de rapidité, ces jours consacrés à notre divine Mère ? Pourquoi le 31 mai a-t-il si tôt disparu ?

Ah ! c'est que, ici-bas, tout est éphémère, les plus belles choses même ne naissent que pour mourir !...

Ce soir plus que jamais, je songe à mes années passées sous le toit de la Présentation et je me souviens avec bonheur des fêtes qui ensoleillaient mon ciel de pensionnaire... Le 31 mai entre autre était un de ces jours ardemment désirés... Que de saintes et douces émotions faisaient éprouver à nos âmes d'élèves, la pieuse cérémonie de la présentation des fleurs, le couronnement de la sainte Vierge etc... La belle Marie de Lourdes semblait nous sourire, et son regard céleste nous assurait de sa protection... partout et toujours !

Oui, je jouissais en ce beau jour, j'étais heureuse et

cependant j'avais des regrets de voir tomber dans le gouffre du passé une fête si chère à mon cœur :

Mais c'est ainsi que tombent les années,
Un Dieu les jette en son éternité,
L'homme s'éteint, et les fleurs sont fanées,
Tout fuit, tout meurt avec rapidité.
Adieu, beau mois, adieu, fleurs de Marie,
C'est aujourd'hui le dernier de vos jours,
Ah ! que n'est-il le dernier de ma vie,
Je l'aimerais toujours !...

31 mai 1897.

MADELEINE.

DRAPEAU DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
(Voir gravures)

Nous donnons, sous ses deux faces, le drapeau de l'École polytechnique de l'Université-Laval, en notre ville.

Ce drapeau, on pourra s'en convaincre, est très riche, tout en indiquant bien ce qu'il représente—car un drapeau représente toujours une idée.

L'endroit nous montre le travail : c'est l'abeille diligente qui le personifie.

L'étude polytechnique embrassant plusieurs arts et plusieurs sciences, l'abeille est posée sur le champ d'un fer en T, au centre d'un engrenage ; le tout, entouré de la couronne de lauriers, récompense des plus studieux.

Le revers nous donne des équations, signe des sciences abstraites auxquelles on se livre à l'École polytechnique.

CLUB DE NATATION

Les élections des officiers du club de natation ont eu lieu lundi le 31 mai au Mechanic's Institute. En voici le résultat :

Président, Aug. Comte, réélu ; vice-président, C. McClatchie ; 2^e vice-président, Eug.-H. Godin ; trésorier, hon., Thos. Darling ; secrétaire hon., Frank-B. Irwin ; comité : E.-D. Irwin, J.-E.-M. Whitney, R. Pinkerton, E.-R. Ebbitt, R. Reinhold, Dr J.-P. Gadbois, J.-B. MacPherson.

Après les élections, le président, appuyé par H.-W. Garth, a proposé un vote de remerciements au gouvernement fédéral pour la reconstruction du quai.

Nous ne pouvons, fidèle à nos traditions, qu'encourager la jeunesse de Montréal à faire partie de ce club.

Les jeux gymnastiques, la natation, les courses, sont des exercices salutaires et réparant les forces de l'esprit : les Grecs anciens, les Romains, l'avaient compris, et l'on sait comment, en France, principalement dans les collèges des R.P. Jésuites, on s'intéresse à ces pratiques.